

Radicale, mélancolique, sensuelle ou nostalgique, *Mademoiselle Julie* de Strindberg se décline en six versions dans les recoins de La Comédie de Genève. Rayonnante ouverture de saison

# Désir et émancipation au féminin

CÉCILE DALLA TORRE

**Théâtre** ► C'est un pari un peu fou, qui séduira sans doute celles et ceux prêts à tenter l'expérience. *Julie's Party* est une fête. La fête voulue par Strindberg dans sa *Mademoiselle Julie* écrite en 1888, ou les tribulations d'une jeune femme blanche de bonne famille qui tombe amoureuse de son valet, laissant parler son désir, aux prises avec les conventions de l'époque.

Même si l'œuvre originale du dramaturge suédois est une tragédie – l'héroïne finira par se donner la mort –, la fête aujourd'hui est aussi celle de La Comédie de Genève. Les premières représentations de mercredi à dimanche dernier se sont déroulées en association avec le Festival de la Bâtie, qui s'est clôturé dimanche. Elles se poursuivent jusqu'au 30 septembre. Avec un seul billet, on peut y revenir d'autres soirs pour apprécier l'entier de cette proposition théâtrale colossale et réjouissante qui essaime dans tous les recoins du théâtre.

## Artiste fétiche

Car Natacha Koutchoumov et Denis Maillefer (NKDM), les deux nouveaux codirecteurs de l'institution, ont vu les choses en grand pour leur ouverture de saison. Ils ont invité six metteurs en scène phares de la scène actuelle à créer leur version de *Mademoiselle Julie*, dont la Brésilienne Christiane Jatahy, également cinéaste, l'une de leurs artistes fétiches. Celle qui est aussi réalisatrice propose un film, projeté sur écran dans la grande salle du théâtre.

Celui-ci s'inspire de sa *Julia* très remarquée, présentée à La Bâtie il y a quelques années. On y retrouve dans le rôle-titre la jeune et prodigieuse comédienne Julia Bernat, qu'on verra aussi prochainement au générique d'une adaptation des *Trois Sœurs* par la créatrice de *Rio de Janeiro* (*What if They Went to*



**Cuisine, la version de tg Stan interprétée par Rébecca Balestra et Arnaud Huguenin, se joue dans le bar et les cuisines du théâtre.**

MAGALI DOUGADOS

tg Stan est à la manœuvre de cette version presque hollywoodienne, fidèle au texte, captivante car les comédiens (Arnaud Huguenin, en chemise et costume, dans le rôle du valet) vous emportent presque littéralement tant ils se fondent parmi les spectateurs attablés autour d'un verre. On peut se contenter toutefois de les voir jouer par intermittence – et c'est dommage – si l'on choisit d'enchaîner avec les trois autres créations de 30 minutes.

## Sans fard ni paillettes

Dans les loges du deuxième étage, Pascal Rambert a créé une *Mademoiselle Julie* sans fard ni paillettes, laissant la parole au personnage socialement en bas de l'échelle, qui possède le second rôle. Christine, la cuisinière qui renonce à la fête, et à qui *Julie* piquera son amant, est en retrait, mais se tient ici dans la lumière. Un monologue dans lequel la comédienne Gwenaëlle Vaudin suspend si bien le temps, dans sa robe blanche, et règle ses comptes avec l'auteur et le rôle-titre qui lui a volé la vedette.

Une habile mise en abyme du théâtre, à laquelle *Miss Julie* de l'Iranien Amir Reza Koohestani répond à sa manière par un duo radiophonique contemporain sensuel, où deux excellents comédiens (Viviane Pavillon et Maxime Gorbatchevsky) se ré-approprient l'intrigue de Strindberg.

Et puis, dans l'atelier de costumes, deux autres acteurs romands, et non des moindres, Marie-Madeleine Pasquier et Pierre-Isaïe Duc, inventent une suite à la pièce en exauçant le rêve des amants qui s'installent dans un petit hôtel en Suisse. Sous la plume affable de Tiago Rodrigues, formidable conteur d'histoires et philosophe à sa manière, on s'interroge sur le sens du bonheur, qui vient remplacer «le drame, la souffrance et la peur». I

Jusqu'au 30 septembre, Comédie de Genève, [www.comedie.ch](http://www.comedie.ch)

Moscow?, 29 octobre-3 novembre).

Mais pour l'heure, Julia Bernat irradie à l'écran, aux côtés de son amant à la peau noire, une fois la représentation de Luk Perceval terminée, plus artificielle et radicale qu'émouvante. Sa *Julie* à lui boit des bières, éructe, se bagarre. En

somme une *Julie* détournée de l'archétype féminin. Mercredi dernier, les deux comédiens incarnant la protagoniste et son valet Jean n'exploitaient pas toutes les capacités de leur jeu dans cette mise en scène violente, crue et déroutante d'1h15, malgré une scénographie recherchée – le plateau est

transformé en une boîte sans fond mobile, d'abord dans la pénombre, dans lequel le duo est pris au piège.

La salle du théâtre a d'ailleurs subi une toilette pour l'occasion, avec ses nouveaux sièges installés en pente à la place de l'ancien parterre aux fauteuils de velours rouge. Puis,

en deuxième partie de soirée, c'est dans le bar de La Comédie que tout se passe, côté *Cuisine*, précisément là où Strindberg avait situé l'action, la nuit de la Saint-Jean. Rébecca Balestra se glisse à merveille dans la peau de *Mademoiselle Julie*, version glamour et grand jeu dans les ors de sa tenue. Le collectif belge

## ENGOUEMENT DU PUBLIC À LA 42<sup>E</sup> ÉDITION DE LA BÂTIE

La 42<sup>e</sup> édition de La Bâtie-Festival de Genève, qui s'est terminée dimanche, a accueilli 30 600 festivaliers. La manifestation pluridisciplinaire s'est tenue pendant 18 jours dans 43 lieux de Genève, ses communes, en France voisine et à Lausanne. L'engouement du public dès le spectacle d'ouverture, *Gala*, du chorégraphe français Jérôme Bel, ne s'est pas démenti tout au long de cette édition, ont indiqué dimanche les organisateurs. Parmi les temps forts figurent, en danse, *Grand Finale*, de l'Israélien Hofesh Shechter. Le public, debout, a salué ce show interprété avec une débauche de mouvement, de lumière et de son, qui impressionne toutefois plus qu'il ne sert la recherche chorégraphique malgré l'énergie déployée par ses prodigieux danseurs. *Rule of Three*, du Belge Jan Martens, a marqué par la structure de la pièce, autour de

la figure du trio, remarquablement interprétée par trois danseurs sur un beat électro ou percussif. Quant au Grec Dimitris Papaioannou, et son spectacle *The Great Tamer*, il était accueilli pour la première fois à Genève.

En théâtre, *HATE*, de la comédienne franco-suisse Laetitia Dosch (notre critique du 6 juin 2018 lors de sa venue à Vidy-Lausanne), et *Summerless*, du metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani, invité par ailleurs à créer une pièce pour le festival (lire ci-dessus), ont aussi affiché complet. Une réflexion sur le système éducatif de l'Iran qui déjoue brillamment la censure.

Au total, 61 propositions de la scène contemporaine locale et internationale ont été présentées en danse, en musique et en théâtre. Les organisateurs tirent donc un bilan positif. «Le festival a atteint ses objectifs par rapport

au projet que j'ai défendu», a complété son nouveau directeur Claude Ratzé, dont c'était la première édition. «Des améliorations doivent être faites pour toucher de nouveaux publics», a-t-il toutefois relevé, faisant référence aux spectacles programmés dans des lieux inédits.

Le nouveau «Label Bâtie» et ses projets pluridisciplinaires commandés à des duos de jeunes diplômés et d'artistes aguerris a aussi moins bien fonctionné, et le club éphémère a mis du temps à se faire connaître, faute de lieu central.

Voulu par Claude Ratzé comme le festival d'ouverture des saisons des théâtres et autres salles de spectacle, le festival a collaboré avec 35 partenaires culturels. La 43<sup>e</sup> édition de La Bâtie aura lieu 30 août au 15 septembre 2019. **ATS/CDT**